

POLITIQUE, LITTÉRATURE, SCIENCES, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis,
JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.
 BUREAU: PLACE DU MARCHÉ-NOIR.

PRIX DES ABONNEMENTS :

Un an, Saumur. . . 18 fr. » c. Poste 24 fr. » c.
 Six mois, — . . . 10 — — 13 —
 Trois mois, — . . . 5 25 — 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception d'un avis contraire. — Les abonnements demandés, acceptés ou continués, sans indication de temps ou de termes seront comptés de droit pour une année. — L'abonnement doit être payé d'avance. — Les abonnements de trois mois pourront être payés en timbres-poste de 20 cent., envoyés dans une lettre affranchie.

Gare de Saumur (Service d'été, 18 mai).

DÉPARTS DE SAUMUR POUR NANTES.

3 heures 19 minutes du matin, Poste.
 6 — 37 — — Direct.
 9 — 04 — — Omnibus.
 4 — 35 — — soir, Express.
 7 — 11 — — Omnibus.

Le train des samedis part d'Angers à 5 h. 20 m. du soir et arrive à Saumur à 6 h. 41 m.

DÉPARTS DE SAUMUR POUR PARIS.

3 heures 02 minutes du matin, Mixte (prix réduit).
 7 — 52 — — Omnibus-Mixte.
 9 — 50 — — Express.
 4 — 54 — — soir, Direct.
 5 — 47 — — Omnibus.
 9 — 57 — — Poste.

PRIX DES INSERTIONS :

Dans les annonces 20 c. la ligne.
 Dans les réclames 30 —
 Dans les faits divers 50 —
 Dans toute autre partie du journal. 75 —

ON S'ABONNE A SAUMUR,

AU BUREAU DU JOURNAL, place du Marché-Noir, et chez MM. GAULTIER, JAVAUD et MILON, libraires.
 Les abonnements et les annonces sont reçus, à Paris, à l'Office de Publicité Départementale et Étrangère, LAFFITE-BULLIER et C^o, place de la Bourse, 8.

Chronique Politique.

MEXIQUE.

On lit dans le *Moniteur* :

Le courrier arrivé ce matin du Mexique apporte le rapport du général Forey sur l'affaire de San Lorenzo, dans laquelle l'armée de Comonfort a été mise en déroute par le général Bazaine, et la continuation du rapport général sur les opérations du siège glorieusement terminé par la prise de Puebla.

Voici la continuation du rapport sur le siège :

Puebla, 20 mai 1863.

Monsieur le maréchal,

J'ai l'honneur de rendre compte à Votre Excellence des opérations du corps expéditionnaire depuis le 3 de ce mois.

L'armée de Comonfort s'est rapprochée de nous. Les signaux qu'elle échangeait avec Puebla, les rapports de nos reconnaissances ne laissaient pas de doute sur l'intention de l'ennemi de faire pénétrer dans la place un convoi de vivres. Je surveillais avec soin les mouvements de nos adversaires, attendant une occasion favorable pour battre et disperser leur armée de secours.

Le 4 mai, on signala l'arrivée de Juarez au camp de Comonfort. En prévision d'une forte attaque de ses troupes, le général Douay quitta le Pénitencier et vint reprendre le commandement direct de sa division.

Dans l'après-midi, le général Marquez poussa une reconnaissance sur San Lorenzo, y

trouva l'ennemi et le battit après un court engagement.

Le 5, les troupes ennemies se présentèrent sur plusieurs points de la ligne d'investissement au nord de Puebla, et en même temps la place exécutait contre le poste de San Jose une sortie qui fut vigoureusement repoussée par le général Douay.

Le 6, dans la matinée, l'armée de Comonfort, forte de 8 à 9,000 hommes, descendit des hauteurs de San Lorenzo et repoussa les avant-postes du général Marquez. Celui-ci reprit bientôt l'offensive. En voyant arriver le général Douay avec ses renforts, l'ennemi se retira et l'affaire se borna à une vive canonnade. A quatre heures et demie du soir, l'armée de secours avait disparu en arrière des hauteurs de San Lorenzo. De son côté, la place avait dirigé une sortie sur Santa Maria, et elle avait été vivement repoussée par le général L'Hérillier.

Le 7, l'ennemi vint se concentrer sur les hauteurs de San Lorenzo et commença à s'y retrancher fortement. Le moment me parut favorable pour l'attaquer; je chargeai de cette opération le général Bazaine, en plaçant sous ses ordres 4 bataillons, 4 escadrons et 8 pièces. Il fit une marche de nuit, et le 8, au matin, il battit complètement les troupes ennemies.

Le 6, pour profiter de la victoire de la veille, j'ai envoyé une partie des troupes sous les ordres du général Neigre et accompagnées par M. Wolff, intendant militaire, s'établir à Santo Domingo, pour recueillir des denrées dans ce canton très-riche. Ce point est resté occupé jusqu'au 14; de nombreux convois nous ont

ramené chaque jour de grandes quantités de vivres.

J'ai dû rappeler les troupes chargées de cette opération administrative, car les travaux du siège, un moment ralentis, venaient de reprendre beaucoup d'activité et réclamaient la présence de toutes nos forces.

Après l'assaut infructueux de Santa Inez, le 25 avril, j'ai dû faire rechercher avec soin les causes de nos insuccès et les moyens d'y remédier. La majorité a été d'avis de renoncer à poursuivre de vive force l'attaque des îlots, ces opérations devant le plus souvent échouer contre des obstacles au-dessus de toute prévision et nous causer de graves pertes sans résultat utile.

On pensa à une opération contre San Agostin, de manière à pénétrer rapidement dans le réduit de la place. L'idée d'agir par mine se présentait naturellement, mais les sondages opérés montrèrent le roc à 50 centimètres au-dessous du sol. Il fallut donc chercher une autre combinaison.

Après la prise du Pénitencier, je voulais attaquer le fort de Carmen, de manière à cheminer sur le réduit de la ville par deux directions, en divisant ainsi l'attention et les forces de l'ennemi.

Nos approvisionnements s'étaient augmentés et l'opération me semblait praticable. On objectera que le fort de Totimehuacan qui domine et flaque Carmen devait être attaqué auparavant, que ce fort sans réduit ne demanderait pas de grands efforts; enfin qu'une fois en notre possession, Carmen se trouverait entouré par nos batteries et par conséquent dans une situation bien difficile.

Le 10 et le 11 furent consacrés aux préparatifs nécessaires.

Le 12, à la tombée du jour, la première parallèle a été ouverte. Les batteries de gauche ont fait une forte diversion pour détourner l'attention de l'ennemi.

Le 13, à sept heures du matin, l'ennemi a fait une sortie du fort de Totimehuacan qu'il a vigoureusement poussée contre notre parallèle; accueilli par un feu des mieux nourris, il a dû rentrer en désordre dans l'ouvrage, laissant sur le terrain un grand nombre de morts. On a complété la parallèle ainsi que les communications qui la relient au moulin de Guadalupe et à la garrita de San Baltazar. L'artillerie a commencé ses batteries.

Le 14, une suspension d'hostilités a été accordée à l'ennemi pour lui permettre de relever ses morts en avant de Totimehuacan. On a poursuivi les travaux d'approche et les batteries.

Le 15, à la nuit, on a enlevé le rancho de la Magdalena. L'ennemi a fait vainement une sortie pour le reprendre. On a continué les communications. L'artillerie a terminé et armé les batteries 13, 14, 15, 16, 17, 18 et 19 de la série de droite.

Le 16, à six heures du matin, toutes ces batteries ont ouvert le feu sur le front d'attaque de Totimehuacan. Les batteries auxiliaires de droite ont porté leurs projectiles sur Carmen. En même temps, les batteries des attaques de gauche, 12, 15, 16, 21, 22 et 23, ainsi que les canons et mortiers mexicains en notre pouvoir, ont battu la ville. L'ennemi a riposté avec beaucoup d'énergie, mais écrasé par un tir convergent et bien dirigé, il a fini

PERRETON.

LES DEUX MOUSSES.

(Suite et fin.)

Léon, contraint de s'avouer que Perrinet avait raison, ne songeait plus sans dépit à ses folles idées du collège. Alors, trouver son déjeuner, son dîner et son souper tout prêts, être servi, blanchi, logé, lui paraissaient les choses du monde les plus simples, encore ne jugeait-il pas nécessaire de mériter par son zèle les soins dont il était l'objet. Loin de se féliciter de recevoir des leçons de toute espèce, d'acquiescer une foule de précieuses connaissances, d'amasser des trésors pour l'avenir, il était mécontent, irrité, jaloux; il enviait le sort du petit père de la métairie, il se disait que mieux vaudrait être mousse.

Mousse, il l'était à présent, il savait par expérience à quoi s'en tenir. Cependant, il osa supposer qu'il eût été moins malheureux sur un autre navire; il alla jusqu'à se plaindre du capitaine Guérin.

— Oh! par exemple! répondit vivement Perrinet, vous vous plaignez encore de votre bonheur! Vous avez de bons parents, vous me l'avez dit vous-même, vous les quittez; on vous donne une belle éducation dans un

bon collège, vous désertez; on vous fait apprendre dans les livres de quoi devenir officier quand vous serez d'âge, cela vous déplaît; maintenant, votre chance vous donne un bon capitaine, vous le trouvez méchant; vous êtes trop difficile et injuste, Monsieur Léon.

— Perrinet, murmura le lycéen, ne voilà-t-il pas que tu me grondes, toi aussi?

— Moi, Monsieur Léon; je vous répète seulement ce que les matelots disaient de vous l'autre soir, car ils voient bien que vous êtes savant et qu'on a eu grand soin de vous chez vos père et mère. Vous vous plaignez du capitaine: eh bien, si vous les aviez entendus, comme moi, vous vous réjouiriez d'être à notre bord. Il y a des capitaines, disaient-ils, qui auraient commencé par vous punir terriblement de vous être caché ici sans permission. On ne vous a pas touché du bout du doigt, on vous a de suite donné de l'ouvrage, vous avez ration entière, un hamac, une couverture; de quoi donc manquez-vous?

Léon ne sut que répondre et prit le parti de se résigner à son sort; l'aimable caractère de son compagnon l'aida du reste beaucoup à supporter sa triste fortune. Avant la fin de la traversée, Léon, devenu obéissant par raison non moins que par nécessité, fut moins mal traité qu'au début. Le capitaine et le second lui parlaient quelquefois avec douceur et l'encouragèrent à se

bien conduire. Les matelots ne l'appelaient plus monsieur que fort rarement. Enfin, après deux mois et quelques jours de voyage, le Brésilien arriva dans la magnifique rade de Rio-de-Janeiro.

Il n'y a peut-être pas au monde de plus beau panorama que celui de cette vaste baie entourée de hautes montagnes couvertes d'une riche végétation. Rien de plus frais, rien de plus délicieux que les ombrages des alentours. Au milieu des eaux, naissent une foule d'îles chargées d'arbres à fruits. Sur le versant des collines se déploient d'un côté la ville, de l'autre de riants villages ou de charmantes habitations semblables à des nids construits dans des bouquets de fleurs.

Léon, après deux mois passés entre le ciel et l'eau, était dans l'admiration; il brûlait de descendre à terre. Le capitaine l'en empêcha.

— Je sais maintenant qui vous êtes, lui dit-il; je suis responsable de vous vis-à-vis de vos parents, mon devoir est de vous ramener en France et de vous rendre à votre famille; mais si je vous autorise à quitter mon bord, qui me dit que vous y reviendrez?

Léon se prit à pleurer à chaudes larmes.

Avoir sous les yeux un pays qui paraissait si agréable et ne pouvoir que le regarder de loin, c'était souffrir le supplice de Tantale.

Des marchands d'oranges, de bananes et de cocos

vinrent en vendre à bord; en goûtant ces fruits exquis, Léon sentit redoubler sa tentation.

— J'ai envie, dit-il à Perrinet, de me glisser dans un bateau et d'aller me promener à terre.

— Gardez-vous en bien, Monsieur Léon; si le capitaine ne voulait pas vous recevoir ensuite, que deviendriez-vous dans une contrée où vous ne connaissez personne et où personne ne comprendrait votre lan gage?

— Mais le capitaine m'a dit qu'il regardait comme son devoir de me ramener en France.

— Ceci prouve que M. Guérin est bon pour vous comme pour tous les gens de l'équipage; vous auriez grand tort de lui désobéir; d'ailleurs on ne vous a encore que grondé ou poussé un peu fort, mais si vous désertiez...

— Eh bien? murmura Léon avec crainte.

— Vous êtes mousse à bord; on vous traiterait en mousse méchant, on ne vous ménagerait plus. Ensuite, réussiriez-vous à vous cacher encore une fois? je ne le pense pas. Le capitaine vous fait garder de près, on vous surveille; je crois, moi, que vous vous feriez punir pour rien.

Quelques jours après cette conversation, les gens du Brésilien apprirent qu'un navire allait partir pour la France. Perrinet, une grande feuille de papier à la main, vint prier Léon d'écrire sous sa dictée une lettre pour sa mère. Léon s'y prêta de bonne grâce; et quand

par ne plus répondre que faiblement vers huit heures du matin.

Depuis le 14, des ouvertures confidentielles de capitulation m'avaient été faites par un aide-de-camp du général Ortega. J'avais demandé des propositions catégoriques par écrit. Le 16, le général Mendoza vint en parlementaire dans l'après-midi. Il était porteur des pouvoirs nécessaires pour traiter d'un armistice et pour poser verbalement les bases d'une capitulation. Je refusai absolument de suspendre les opérations, et déclarai que, s'il y avait lieu nous traiterions tout en combattant. Mis en demeure de s'expliquer sur la capitulation qu'il demandait, le général Mendoza me proposa de laisser sortir de la place la garnison avec armes et bagages, une partie de son artillerie de campagne, les honneurs de la guerre et de l'autoriser à se retirer à Mexico.

Je repoussai de pareilles prétentions et répondis que les seules conditions admissibles seraient pour la garnison de sortir avec les honneurs de la guerre, de défilé devant l'armée française, de déposer ses armes et de se rendre prisonnière de guerre. Après une longue conversation sur la situation du Mexique, je congédiai le parlementaire et je le chargeai de dire au général Ortega de m'envoyer des propositions écrites.

Pendant la nuit l'ennemi brisa ses armes, encloua ses canons, détruisit une partie de ses munitions, licencia ses soldats, et, au point du jour, le général Ortega m'écrivit que la place était à ma disposition.

Le 17 au matin, j'envoyai le colonel Manéque, sous chef d'état-major-général, avec le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, pour prendre les premières mesures que comportait l'occupation de la ville. Dans la journée, les forts Totimehuacan, d'Anita et de Loreto, de Guadalupe, ont été occupés par nos troupes. On a commencé à détruire les barricades de manière à assurer la traversée facile de la place de la Garrita de Mexico à celle d'Amazoc. Des médecins ont été examiner les établissements au point de vue de la salubrité. L'artillerie, le génie, l'intendance, ont procédé à l'inventaire du matériel et des denrées laissés par l'ennemi.

Pendant la journée du 18, on a continué les travaux et recensements commencés la veille. On a complété les mesures d'occupation et de police les plus urgentes.

Le 19, j'ai fait mon entrée solennelle dans Puebla, accompagné des généraux, des états-majors, des chefs de service ainsi que d'une colonne composée de fractions de diverses armes. Descendu à la porte de la cathédrale, j'ai été reçu par le chapitre métropolitain, et conduit au chœur où le *Te Deum* et le *Domine sicutrum* ont été chantés. Après la cérémonie les troupes ont défilé devant moi sur la place aux cris répétés de *Vive l'Empereur!*

L'ennemi a allégué, pour expliquer la red-

dition de la ville, qu'il n'avait plus ni vivres ni munitions. Cela n'est pas exact. La ville offre encore des ressources importantes et une grande quantité de munitions. Ce ne sont donc pas là les vrais motifs qui ont fait cesser la résistance. Il faut les chercher ailleurs. La défaite et la dispersion de l'armée de Comonfort le 8 mai, en enlevant à la garnison tout espoir d'être secourue ou ravitaillée, l'avait fortement démoralisée. L'attaque de Totimehuacan ne l'accabla pas moins. Nos adversaires avaient pris la première parallèle pour une simple tranchée d'investissement, et la sortie du 13 avait pour but de vérifier si les issues étaient complètement fermées dans cette partie. Malgré le fâcheux résultat de cette tentative, les généraux mexicains paraissaient avoir conservé des illusions sur la possibilité de s'échapper de ce côté, et ne pas avoir soupçonné l'importance des travaux que nous y avions exécutés.

Le feu terrible de nos batteries dans la matinée du 16, en bouleversant tout le front de Totimehuacan, les tira de leur erreur et leur fit entrevoir le côté faible de la défense. Nous voyant attaquer par l'ouest, ils y avaient accumulé tous leurs moyens de résistance, et négligé la partie orientale. Lorsque nos efforts se portèrent de ce côté, ils ne se dissimulèrent pas que l'assaut de Totimehuacan serait promptement suivi de la prise de la ville. Or, je n'avais pas laissé ignorer au parlementaire que si la garnison attendait l'assaut général, elle serait, selon les lois de la guerre, passée au fil de l'épée. Telles sont les véritables raisons qui ont déterminé la reddition de Puebla. Les Mexicains ont cessé la résistance, non parce qu'ils manquaient de vivres ou de munitions, mais parce que la prise de vive force de la ville était imminente et qu'ils se reconnaissent impuissants à l'empêcher.

Les résultats de la prise de Puebla sont considérables; il est resté entre nos mains: 26 généraux, 225 officiers supérieurs, 800 officiers subalternes, 11,000 prisonniers, 150 pièces de canon en bon état, des armes et des munitions en assez grand nombre. Les drapeaux ont sans doute été détruits ou cachés: on a déjà retrouvé celui du bataillon de Zacatecas.

Les prisonniers ont été tout d'abord un assez grave embarras sous le rapport de leur alimentation. Deux à trois mille ont déjà été incorporés dans l'armée alliée. Les officiers étaient plus gênants encore. J'ai décidé qu'ils seraient envoyés en France, et je les fais diriger immédiatement sur la Vera-Cruz.

Le général Marquez s'est porté du côté de San Martin, où il forme notre avant-garde sur la route de Mexico. Il a laissé ici un des généraux qui incorporera encore un certain nombre de prisonniers à mesure qu'on pourra les armer. J'en laisse à Puebla 3,000 pour détruire les barricades et retranchements. Je vais en-

voyer les autres dans nos postes en arrière et en pousser une partie, s'il est possible, jusqu'aux ateliers du chemin de fer.

La voie se poursuit avec activité. Les camps de travailleurs ont été transférés, le 30 avril, à la Pulga. Les trains arriveront jusqu'à ce point vers la fin du mois. Le pont de la Soledad sera probablement terminé à la même époque. Les terrassements entre la Pulga et la Soledad marchent rapidement, car il ne se présente plus de difficultés sérieuses.

L'état sanitaire des troupes se maintient dans de bonnes conditions. Celui de la Vera-Cruz était encore très-satisfaisant à la date du 30 avril.

Le général commandant en chef,
FOREY.

Nous apprenons un fait grave par nos correspondances du Mexique: Le général Ortega, qui était prisonnier sur parole, manquant à ses engagements les plus sacrés, s'est enfui de la ville d'Orizaba, qu'il avait choisie pour lieu de sa résidence, et il s'est dirigé, dit-on, sur Mexico, accompagné de cinq des principaux officiers de son état-major, qui ont, comme lui, manqué à la foi jurée.

Un pareil acte n'a pas besoin de commentaires; il suffit pour faire voir ce qu'on doit attendre de Juarez et de ses partisans.

(La France).

AFFAIRES DE POLOGNE.

Le *Morning-Post*, parlant de la partie du public anglais qui, malgré sa sympathie pour la Pologne est opposée à une guerre pour cette nation, à cause des dépenses qu'entraînerait cette guerre, se demande si l'on ne devrait pas examiner aussi, en même temps, la question de savoir si les avantages qui dériveraient de l'établissement de la paix en Europe, sur une base satisfaisante, ne vaudraient pas l'argent que nous aurions à dépenser pour arriver à ce résultat, et si cet acte de charité ne serait alors qu'une considération d'importance secondaire.

Nous supposons même, ajoute le *Post*, que le principe de non-intervention, que nous avons pris pour base de notre politique étrangère, soit juste, le moment actuel n'est pas propice à son application.

Dans ce moment où l'Angleterre est alliée avec deux des plus grandes puissances, lorsqu'elles ont formé une combinaison qui rendrait leur intervention irrésistible, la retraite de l'Angleterre jetterait tout le continent dans la confusion et irriterait le parti de l'action d'un bout de l'Europe à l'autre.

Cetteretraite rejeterait les souverains, maintenant bien disposés, dans le despotisme et causerait inévitablement une guerre européenne dans les conditions les moins favorables.

Si les démarches diplomatiques de la France, de l'Angleterre et de l'Autriche ne réconcilient

pas la Russie avec la Pologne, elles ont au moins uni la France, l'Autriche et l'Angleterre. Chaque pas fait ensemble par les puissances rendra la politique combinée plus facile.

Laisser leur œuvre à moitié terminée serait non-seulement humiliant pour l'Angleterre, mais ce serait encore désastreux.

Les Polonais, ne trouvant plus de sympathie de la part des gouvernements constitués, seront conduits à une union avec le parti révolutionnaire européen.

Que la Pologne soit écrasée, le seul effet du calme forcé qui en serait la conséquence, serait, pour la Pologne, de recueillir de nouveau ses forces et d'organiser un nouveau mouvement combiné avec un autre mouvement qui bouleverserait toute l'Europe.

L'Angleterre est effrayée de la guerre, mais il faut prendre en considération ce fait que la Russie n'a pas de moyens d'attaque.

Sa flotte est bloquée dans la mer Noire; elle ne pourrait attaquer aucun pays, à l'exception de la Perse et de la Turquie d'Asie.

La question de savoir si nous voulons faire la guerre, après avoir rompu les relations diplomatiques, dépend donc uniquement de notre bon plaisir. — Havas.

L'Agence Havas Bullier nous transmet les dépêches suivantes:

Varsovie, 27 juin. — *Officiel*. — Les journaux et télégrammes de Cracovie ne cessent de signaler des victoires mensongères des insurgés, en faisant l'énumération d'un grand nombre de bandes et de chefs, pour la plupart totalement inconnus. Les bandes de quelque importance qui existaient encore dans les derniers temps étaient celles de Boncza, de Jordan, de Lelewel et de Krisinski.

La bande de Boncza a été défaite, le 18 juin, près de Cuvy, district de Miechow, gouvernement de Radom, avec une perte de 50 tués et de 100 blessés. Boncza lui-même est mort le lendemain de ses blessures. Cette bande, composée en majeure partie de gentilshommes galiciens, a perdu un grand nombre de paysans.

La bande de Krysinski, de 600 hommes, a été défaite entièrement, le 19 juin, près de Bialak, gouvernement de Lublin.

La bande de 800 hommes, que l'on croit commandée par Jordan, a été totalement détruite dans le gouvernement de Radom, entre Budzie, Lupice et Zabiec, sur la Vistule; 200 hommes se sont sauvés en Galicie, 113 hommes, dont 59 blessés, ont été faits prisonniers par nos troupes; le reste a été tué ou noyé dans la Vistule.

Enfin, la bande de Lelewel, forte d'environ 1,500 hommes, a été battue et dispersée, le 25, entre Kaluzinet Siedlec, dans le gouvernement de Lublin, avec une perte de 200 tués. Lelewel est en fuite avec quelques cavaliers.

il eut fini; après un moment d'hésitation, il imita un si bon exemple. Le capitaine sut aussitôt que Léon venait d'écrire à ses parents, il se fit porter la lettre et la parcourut des yeux en présence du petit déserteur qui rougissait et tremblait comme une feuille.

Léon se repentait de son coup de tête, demandait pardon et promettait de devenir meilleur qu'il n'était parti; mais il accusait le capitaine d'être injuste et méchant.

« Tous les gens de l'équipage, et même Perrinet sont allés à terre, disait-il; moi seul je reste toujours en prison à bord quoique j'aie bien promis de revenir exactement... »

— Monsieur, dit le capitaine de sa voix sévère, vous me trouvez injuste, c'est vous qui l'êtes; la permission de descendre à terre est une faveur que tous les hommes du bord ont méritée excepté vous. Vous me trouvez méchant, tandis que jusqu'à ce jour, vous n'avez pas une seule fois songé à vous réconcilier avec votre famille...

Le commencement de cette semonce était fort peu rassurant, aussi Léon fut-il singulièrement étonné lorsque le capitaine ajouta:

— Mais, peu m'importe en résumé ce que vous vous permettez de dire de moi; je vois quelles sont vos intentions, je vois que vous reconnaissez votre faute; allez mettre vos vêtements de collégien, et tenez-vous

prêt à me suivre dans mon canot.

Léon était traité en pilotin payant.

M. Guérin lui-même le conduisit dans la ville; il lui en fit voir les principaux édifices, les grandes places, les beaux jardins; il le mena dans la campagne, où Léon fut émerveillé de tout ce qu'il voyait.

À chaque instant, des nègres esclaves chargés de énormes fardeaux passaient et repassaient; d'autres nègres travaillaient la terre, conduisaient des charriots, creusaient des fossés, réparaient les routes.

— Voici des hommes qui, du matin au soir, sont employés aux plus rudes labeurs et n'ont d'autre récompense de tant de peines qu'une grossière nourriture, dit le capitaine à Léon; comparez leur sort au vôtre, même à mon bord, et à l'avenir gardez-vous d'être mécontent de votre position.

— Capitaine, dit le pilotin d'un ton sincère, je vois bien que j'étais seul injuste et méchant, mais je me corrigerai, je vous le promets bien.

À la suite de cette promenade, Léon fut autorisé trois ou quatre autres fois à descendre à terre, soit avec le maître d'équipage et Perrinet, soit sous la surveillance de quelqu'un des officiers.

Cependant le *Brésilien* avait déchargé ses marchandises françaises pour prendre un chargement de café, sucre et autres produits du pays. Pendant le séjour à

l'ancre, qui dura près d'un mois, Léon eut le loisir de donner de nombreuses leçons de lecture à son ami Perrinet.

On repartit; déjà le mousse épelait passablement: ses progrès avaient valu à Léon une certaine bienveillance de la part des matelots.

— A la bonne heure! disaient-ils, le petit monsieur n'est pas tout à fait un bon-à-rien.

La traversée de retour fut donc beaucoup moins désagréable que celle d'aller; mais à mesure qu'on approchait des côtes de France, Léon devenait triste et pensif. Perrinet se rejouissait à la pensée de revoir enfin sa bonne mère; Léon redoutait l'accueil que lui feraient ses parents. Plus que jamais, il sentait la gravité de sa faute. Personne ne lui donnait de consolations, ni d'espérances; les matelots disaient même entr'eux qu'il méritait une sévère correction. Et M. de Beaulieu était aux yeux de son fils, d'une inflexible rigidité.

Léon ne trouvait de distraction à ses inquiétudes que dans les travaux du bord et les leçons qu'il donnait à son petit camarade.

Quand le trois-mâts fut arrivé à bon port, non sans avoir couru de terribles dangers jusqu'au dernier moment, Léon était corrigé pour toujours des coups de tête, de la désobéissance à ses parents et à ses maîtres, de sa paresse et du sot amour-propre qui lui avait fait

penser qu'on peut se suffire à soi-même; il avait comparé à ses dépens les travaux d'un écolier à ceux d'un mousse; il avait appris que sans le secours d'autrui l'on ne peut jamais rien; il sentait les grands services que lui avaient rendus le capitaine Guérin et le mousse Perrinet.

Quant à celui-ci, en embrassant sa vieille mère, il lui montra Léon et dit avec transport:

— Mère! je sais lire! je sais lire!... c'est ce petit mousse qui me l'a montré!

L'histoire de Léon, le sujet de ses craintes qui étaient arrivées au suprême degré, furent bientôt connus de la bonne femme. Elle n'avait pas de remontrances à faire, elle ne devait que tâcher de venir au secours du malheureux lycéen, qu'elle proposa de ramener à ses parents.

Le capitaine Guérin y consentit en la chargeant d'une lettre pour M. de Beaulieu.

La bonne vieille et son fils firent donc tout exprès le voyage du château qu'habitait le père de l'aventureux pilotin, dont le pardon fut obtenu, grâce à leurs prières, en récompense des leçons données au vaillant petit mousse Perrinet.

La leçon, du reste, devait porter ses fruits; — mais il n'en est pas toujours ainsi, tant s'en faut. Le pilotin embarqué après avoir encouru le mécontentement paternel, achève trop souvent de se corrompre, déserte parfois à l'étranger et va traîner une vie honteuse et dégradée loin de sa famille, loin de sa patrie, à quelque des extrémités du monde.

Depuis la destruction de ces quatre bandes, il ne reste que des groupes d'insurgés qui pillent la population paisible, mais qui sont poursuivis de tous côtés.

Les nouvelles de Cracovie sont entièrement mensongères et ne sont que le produit d'un mot d'ordre.

Berlin, 28 juin. — Frontières de Pologne, 28 juin. — La réponse du gouvernement national polonais aux propositions des trois puissances, a été expédiée, aujourd'hui, à qui de droit; elle arrivera par voie diplomatique.

Le rappel du général Mourawieff, annoncé par quelques journaux, est dénué de fondement; il exécute la volonté de son souverain, et possède sa parfaite confiance.

Hambourg, 28 juin. — *L'Invalide russe* annonce qu'une caisse nationale a été instituée pour assurer le succès des opérations militaires de la Russie en Pologne. L'empereur a remercié les premiers souscripteurs.

Une circulaire du général Mourawieff, en date du 14 juin, rappelle aux paysans les bienfaits de l'émancipation et les excite contre les insurgés et les prêtres catholiques.

On écrit de Vienne, sous la date du 26 juin, à l'Agence Havas :

L'empereur François-Joseph, en revenant ici de Kissengen, où il avait été conduire l'impératrice, n'a fait qu'un court séjour à Vienne; il en est immédiatement parti pour se rendre au camp formé sur les confins de la Hongrie et pour inspecter les troupes autrichiennes rassemblées sur les bords de la Leitha. Il en résulterait que l'entrevue dont il a été souvent question, dans ces derniers temps, avec le roi de Prusse, à Carlsbad, ne pourrait pas avoir lieu de sitôt. En tout cas, et quoique M. de Bismarck se soit rendu auprès de son souverain en Bohême, il paraît décidé, pour plusieurs motifs, faciles à apprécier, que le comte de Reschberg n'accompagnera point l'empereur dans sa visite plus ou moins prochaine à Guillaume I^{er}.

On écrit de Naples, 26 juin, à l'Italie, du 29 :

En vous annonçant avant-hier que la bande de Caruso était cernée par la troupe et par la garde nationale, j'étais loin de soupçonner l'affreux malheur qui arrivait ce même jour. Le 25, cette bande, attaquée et battue par la troupe sur la montagne Sgarullo, avait perdu 4 morts, 10 chevaux et 8 fusils; le général Franzini, commandant de la zone de l'Ofanto, avait donné avis à tous les détachements de troupe et de la garde nationale, de la fuite de la bande. La garde nationale d'Orsara n'attendit pas la troupe, rencontra et attaqua les fuyards qui, supérieurs en nombre, ont livré un combat acharné et ont massacré le syndic, le capitaine, le receveur d'Orsara (arrondissement d'Ariano) et 12 miliciens; trois autres gardes nationaux blessés ont succombé. Il paraît que l'imprudence du brave capitaine Calabresse a seule causé ce désastre. On dit qu'un détachement du 55^e est arrivé à temps pour dégager les autres gardes nationaux en danger et qu'à l'apparition de la troupe les brigands ont lâché pied et ont gagné le bois. Ce fait douloureux a consterné la population du val de Bovino.

On lit dans l'*Ols deutsche Post* :

M. Thiers, l'hôte illustre qui se trouve actuellement à Vienne, a assisté aujourd'hui à la séance de la Chambre des députés dans la loge diplomatique. Il était accompagné du baron de Hübnér et du représentant de la maison Rothschild, M. de Goldschmidt. Il exprima le vœu de faire la connaissance de quelques-uns des députés et les trouva, en effet, pendant la suspension de la séance, dans la salle des conférences. Il causa avec le président, MM. Giskra, Herbst, Mansfeld, Berger, Schindler et d'autres encore. Il fut très aimable et dit, entre autres, qu'il croyait entrer dans une assemblée parlementaire jeune et inexpérimentée, mais que d'après tout ce qu'il avait vu et lu, il

s'était convaincu qu'il y avait à Vienne un Parlement qui était à la hauteur de sa mission. La ressemblance de M. de Muhlfeid avec Napoléon I^{er} le frappa beaucoup. Il s'informa de la situation des Tchèques et des paysans ruthéniens, qu'il regarda beaucoup pendant la séance.

On annonce, dit la *France*, que M. Thiers, dès son arrivée à Vienne, a fait une visite au comte de Rechberg.

Personne ne doute que le nouveau député ne soit allé chercher, à Vienne, des renseignements exacts sur l'état actuel de la question polonaise.

Cette investigation prouve évidemment que M. Thiers a l'intention de prendre une part active aux discussions de la politique extérieure. Si l'éminent historien était allé chercher des éléments d'opposition à Vienne, nous n'hésitons pas à dire qu'il n'y aurait trouvé, de la part du jeune empereur François-Joseph et de son gouvernement que les sentiments de la plus complète sympathie pour le souverain de la France.

Nouvelles Diverses.

Le *Moniteur* publie le décret qui rend la *boulangerie libre* à Paris, à dater du 1^{er} septembre prochain.

— On assure que la réponse de la Russie aux notes des trois puissances, ne sera pas connue à Paris avant sept ou huit jours.

— On a annoncé que l'Empereur devait prochainement visiter Cherbourg. Jusqu'à ce moment aucune décision n'a été prise à cet égard.

— Dimanche, vers dix heures du matin, une foule de curieux, arrêtés sur les quais à Rouen, suivaient avec intérêt les péripéties d'une chasse à l'homme en pleine eau. Le spectacle était du reste aussi plaisant que dangereux.

Deux ouvriers du port, charbonniers, se baignaient dans le fleuve en face la cale Saint-Eloi, et pratiquaient la pleine eau et la planche, sans se soucier des règlements ni des infractions à la pudeur que leur faisait commettre l'absence complète de caleçons. Un sergent de ville prit une barque pour atteindre les délinquants; mais ceux-ci, excellents nageurs, et paraissant avoir puisé dans de nombreuses libations un excès de jovialité et d'audace, s'amusèrent à déjouer ses poursuites, au grand intérêt des spectateurs de cette joute improvisée. Un instant cependant le sergent de ville crut tenir l'un des baigneurs: il le saisit par le talon; mais, plus heureux qu'Achille, celui-ci put échapper et se livrer de nouveau à des exercices assez périlleux, tels que de plonger sous la quille des navires et de reparaitre de l'autre côté.

On commençait à craindre que ces fanfaronnades de natation n'aboutissent à un accident. Dans le but de le prévenir, des douaniers sautèrent dans une barque et vinrent prêter du renfort au sergent de ville. Serré de près de nouveau, un des baigneurs escalada un chaland, le parcourut, se rejeta dans l'eau; mais, saisi par un douanier qui l'avait suivi, il s'accrocha à sa tête et chercha à l'entraîner. Sur le point de tomber, le douanier n'échappa à cette étreinte qu'en faisant un mouvement pour tirer son sabre et menacer son agresseur. Le baigneur replongea avec son camarade, et, peu de temps après, regagnant la rive, ils parvenaient à s'échapper... provisoirement du moins, car on est sur leurs traces, et ils pourraient bien payer de quelques jours de prison la faiblesse d'avoir obéi avec trop de laisser-aller aux sollicitations de la température.

Chronique Locale.

Hier matin un détachement du 59^e, en garnison à Saumur, a conduit à sa dernière demeure et a rendu les honneurs militaires à M. Arnould, capitaine au 76^e de ligne, décédé mardi, à l'hôpital militaire de notre ville.

M. le capitaine Arnould se rendait avec sa

compagnie au camp de Châlons, il y a deux mois environ. Accablé par la souffrance, il a dû s'arrêter à Saumur, quand son bataillon était de passage. La maladie a fait en peu de jours de rapides progrès, et l'a enlevé mardi matin.

Le général Forey signale dans son rapport, comme ayant droit à un tribut d'éloges tout particulier, le parent d'une honorable famille de notre cité, M. Arnaudeau, lieutenant-colonel au 3^e de zouaves, qui, d'après le rapport, « a puissamment contribué au succès par son énergie et son intelligence. »

La joie causée par cette nouvelle a été de bien courte durée: à peine était-elle connue, qu'une dépêche de M. Arnaudeau lui-même annonçait à M. Daget qu'un malheur bien grand venait de le frapper. Son fils, que tout le monde a connu enfant, avait été tué à la prise de Puebla.

Le bruit de cette mort si regrettable a circulé hier matin dans notre ville et y a produit une douloureuse impression. Le jeune Daget, sous-officier au 3^e de zouaves, était un militaire plein de bravoure et d'intelligence. Engagé volontaire dans les chasseurs de Vincennes, il avait suivi son oncle, lorsque celui-ci a été appelé à commander le 3^e de zouaves. C'est sous les yeux de M. Arnaudeau que ce jeune homme a été atteint en pleine figure par une balle mexicaine. La mort a été instantanée.

Puisse cette mort glorieuse alléger, s'il est possible, le chagrin qu'elle cause à sa famille et à ses nombreux amis.

Nous recommandons à nos lecteurs la belle et vaste loge établie pendant notre foire, quai de Limoges. Le théâtre des Mille-Prestiges, sous la direction de M. Toutin, porte un nom justement mérité. Il n'est sorte de jeux, d'amusements qui ne soit offert au public sous cette vaste toile. Une jeune prestidigitatrice vous séduit par sa grâce et sa dextérité. Elle devancera certes les Conus, le Bosco, et tous les vieux malins dans l'art du Grand Parafaramus.

M^{lle} Amélie se présente ensuite entourée de boules, d'anneaux, de poignards, qu'elle fait voltiger autour de sa tête avec beaucoup d'aisance.

Nous pourrions encore parler de M. Edouard, premier timbalier de France, et des scènes de polichinelle, des effets de la catoptrique et du Caméorama, de Jocko, etc., etc. Mais tous ces mots pourraient effrayer nos lectrices; cependant elles n'ont rien à redouter; qu'elles se présentent, M. Toutin leur promet une agréable soirée, et déjà on sait à Saumur qu'il sait tenir parole.

Pour répondre à l'empressement du public, M. Toutin donnera samedi et dimanche, pendant la journée, plusieurs séances.

La musique de l'Ecole de cavalerie jouera ce soir, sur le Champ-de-foire, les morceaux suivants :

- 1^o Marche militaire;
- 2^o Air de *Lucrece*;
- 3^o *Les Huguenots*;
- 4^o *Les Souvenirs*, valse de Strauss;
- 5^o Polka, de Strauss;
- 6^o *Retraite de Crimée*.

M. Montrieux, maire d'Angers, a été élu membre du Conseil général du canton Nord-Est d'Angers. Voici comment se sont partagés les votes entre M. Montrieux et son honorable antagoniste :

A Angers, ville, M. Montrieux a obtenu 2,142 voix.

M. Cosnard, 532.

Dans la campagne, M. Cosnard a obtenu plus de voix; nous n'en connaissons pas encore le chiffre exact. Aujourd'hui la lutte est terminée, et rien d'amer ne doit rester dans les esprits, surtout après un combat où, de part et d'autre, les armes n'ont jamais cessé d'être loyales et courtoises.

Jusqu'à présent, dit le *Sport*, l'année 1863

s'annonce bien sous le rapport du gibier, cette moisson du chasseur. La douceur de l'hiver, l'absence des neiges ont, dès le mois de janvier, favorisé la reproduction du lièvre qui, si nous en croyons des rapports dignes de foi, se montre déjà plus abondant que l'an passé. Hâtées presque partout par un printemps précoce, les couvées promettent également des résultats satisfaisants.

En plaine, la ponte de la perdrix, accouplée assez généralement dans la première quinzaine de février, s'est aussi parfaitement effectuée, et ce mois-ci, le fameux dicton cynégétique: *A la Saint-Jean, perdreau volant*, se trouvera indubitablement devancé de quelques jours. Tout porte donc à croire, à moins de circonstances imprévues, de pluies continues, par exemple, succédant à de fréquents orages, que la campagne prochaine sera très-productive.

TAXE DU PAIN du 1^{er} Juillet.

Première qualité.

Les cinq hectogrammes . . . 18 c. 33 m.

Secondé qualité.

Les cinq hectogrammes . . . 15 c. 85 m.

Troisième qualité.

Les cinq hectogrammes . . . 13 c. 33 m.

NOTA. — Cette taxe ne s'applique qu'à la commune de Saumur et ne concerne en rien les autres communes de l'arrondissement, dont les Maires restent complètement libres de taxer, comme bon leur semble, le prix du pain, dans leur circonscription municipale, d'après les bases particulières fournies par leur localité.

Pour chronique locale et nouvelles diverses: P. GODET.

Dernières Nouvelles.

D'après une dépêche de Nantes, 1^{er} juillet, un épouvantable incendie a détruit quinze maisons de grands établissements industriels dans la rue Chateaubriand et sur le quai de Versailles. Il y a quelques blessés. Les pertes sont énormes. — Havas.

La Chambre des communes a élaboré, dans sa séance du 1^{er} juillet, une question qui, depuis qu'elle a été posée, il y a cinq ou six mois, n'a cessé de faire des progrès: celle de la reconnaissance de la république américaine du Sud.

M. Roebuck a développé une motion ainsi conçue: « La Chambre, voyant avec le plus profond regret la terrible effusion de sang résultant de la guerre qui dure depuis deux ans, est d'avis que le gouvernement doit, dans l'intérêt de l'humanité et de la civilisation, demander la coopération de l'Empereur des Français pour recommander un armistice immédiat entre les belligérants. »

Nous apprenons par des dépêches particulières de Hong-Kong, du 9 mai, que M. de Berthemy, nommé chargé d'affaires de France en Chine, est arrivé à Péking et qu'il a pris possession de son poste. (La Franco.)

Un petit chef-d'œuvre, qui sera bientôt dans toutes les mains, vient de paraître chez Dentu, éditeur, au Palais-Royal. Cela est intitulé: *Causeries sur les dents naturelles ou artificielles, Conseils aux mères de famille*, et renferme les conseils les plus utiles aux gens du monde.

Nous donnons le titre de quelques chapitres traités avec beaucoup d'esprit et de talent par M. Dorigny, médecin dentiste, qui fait autorité dans son art et a qui nous devons la *bouche humaine*.

Les épigrammes sur les dents artificielles, — les dents au point de vue de la beauté, — les dents au point de vue de la santé, — de la perte des dents chez la femme, — de la perte des dents chez l'homme; — la dent d'ivoire (*osonore*); — examen raisonné et comparé des divers systèmes de dents artificielles; — les dents et l'estomac, — les dents au point de vue plastique; — les martyrs des préjugés, — peut-on prévenir la perte des dents, — les deux dentitions; influence des dents cariées, — de la conservation des dents cariées, — les dentistes.

Les *Causeries* seront expédiées franco contre envoi de 1 franc en timbres-poste, à MM. Dubuisson,

libraire, rue Coq-Héron, 3, ou Dentu, éditeur, galerie d'Orléans, Paris. (400)

Nous faisons savoir à nos lecteurs que M. PAUL SIMON, médecin dentiste de la Faculté de médecine de Paris, a obtenu une récompense à l'exposition universelle de Londres, pour son nouveau système de dentiers sans ressorts et inaltérables. Cette distinction dispense de tout commentaire.

On peut les voir chez l'auteur, boulevard des Italiens, 6. (401)

Un livre appelé à faire sensation dans le monde des savants et des malades vient de paraître chez J.-B. Baillière, libraire de l'Académie impériale de Médecine. C'est un traité de l'asthme que le docteur C. Berger a intitulé : *Guide de l'Asthmatique*, et où il passe en revue la nature de l'asthme, ses complications, son traitement rationnel, le massage, etc.

On dit merveilles des résultats obtenus au dispensaire fondé rue du Bouloi, 2, à Paris, par la mise en pratique de la méthode de traitement que l'auteur y préconise.

Sommaire de l'ILLUSTRATION du 27 juin 1863.

Revue politique de la semaine. — Courrier de Paris. — Signature du traité de paix avec le roi d'Annam, à Hué. — Correspondance du Mexique. — Les spahis en Smala. — Inauguration du chemin de fer de Waldshut à Constance. — Gazette du palais. — Chronique littéraire. — Salon de 1863. — Les faucheurs sauvages. — M^{lle} Elisa Volpini. — M. Lamy. — Ed.-Fréd. Michelin. — Note sur l'île de la Réunion.

Gravures : Fête donnée par S. M. l'Empereur aux habitants et à la garnison de Fontainebleau, pour la prise de Puebla. — Le vice-amiral Bonard se rendant, avec son cortège, au palais du roi d'Annam, pour la signature du traité de paix. — Evénements du Mexique : ensemble topographique du combat d'Atlixco; — convoi de ravitaillement, sous les ordres du général Neigre, attaqué par les Mexicains sur la route de Cholula; — enlèvement du cadre n° 29 par le 18^e bataillon de chasseurs à pied et le 5^e zouaves. — Inauguration du chemin de fer

de Waldshut à Constance. — Salon de 1863 (3 gravures). — Les faucheurs sauvages (5 gravures). — M^{lle} Elisa Volpini. — Le commandant Lamy. — Le capitaine Ed.-Fréd. Michelin. — Rébus.

BULLETIN FINANCIER.

La baisse a continué cette semaine sans résistance, et elle a atteint tour à tour toutes les valeurs. La Bourse poursuit la liquidation de la campagne de hausse qu'elle a engagée il y a six mois, et les positions prises se dénouent successivement, sous l'empire de la nécessité, non sans apporter le trouble dans les esprits. La spéculation ne s'est décidée à vendre que lorsqu'elle s'est vue réduite à la dernière extrémité.

Ajoutez à cela que la place, habituée à être soutenue et dirigée par certaines hautes influences financières, a cru sentir pendant quelques jours une main puissante se retirer et cesser d'intervenir dans les affaires. Ceux-là mêmes qui se plaignaient le plus vivement d'une trop active participation ont été les premiers à se récrier contre une abstention qui laissait le marché à la merci des vendeurs.

L'approche de la liquidation a cependant ramené quelques acheteurs sur le marché, et la rente 3 0/0 s'est relevée au-dessus de 69 50. Le Crédit Mobilier, qui était tombé à 1,150, a repris à 1,200 fr.

La Bourse s'occupe avec beaucoup d'intérêt de la Société de Crédit des Industries brevetées, qui se crée au capital de dix millions, dans le but de procurer des fonds et du crédit à l'exploitation d'utiles perfectionnements industriels qui restent inexploités faute de capitaux, et dont un double examen scientifique et industriel aura démontré la valeur réelle et les bénéfices assurés.

En supputant les bénéfices réalisés par les principales inventions industrielles exploitées depuis un demi-siècle, on acquiert la conviction que la société dont il s'agit ici, créée d'ailleurs sous le patronage des hommes les plus recommandables, a un caractère de haute utilité sociale.

Nous donnerons prochainement de plus amples détails sur l'émission du capital de cette société, dont la souscription s'ouvrira le 5 juillet. — J. Paradis.

P. GODET, propriétaire-gérant

ANNONCES LEGALES.

La publication légale des actes de société est obligatoire pour l'année 1863, savoir :
Pour l'arrondissement de Saumur, dans l'*Echo Saumurois* ou le *Courrier de Saumur*.

UNE BONNE ÉTUDE D'HUISSIER,
A la résidence de La Flèche (Sarthe).
S'adresser, pour les renseignements, à M^e HURT, avoué à La Flèche. (382)

BON BILLARD
A VENDRE
S'adresser au bureau du journal.

PETITE AUBERGE
A LOUER
Pour la St-Jean prochaine,
Située rue de la Cocasserie, près le Marché, tenue par la veuve Rebeilleau.
S'adresser à M. COIGNARD, sur les Ponts. (402)

GRANDE ET BELLE MAISON
DE COMMERCE.
Actuellement occupée par M. Victor MORIN, quai de Limoges.
On louera avec la maison : DEUX CAVES à tenir 200 pièces de vin, et TROIS CAVEAUX.
S'adresser à M. GAURON-LAMBERT.

M^e DENIEAU, notaire à Allonnes, demandé un CLERC expéditionnaire. (317)

VICES DU SANG, CANCERS, ÉPILEPSIE, maladies de la peau, dartres, ulcères, asthmes, catarrhes, rhumatismes, affections de la poitrine, du cœur, de l'estomac, du foie et des voies urinaires : diabète, goutte, maladies des femmes, cancers du sein et de l'utérus, polypes, tumeurs, etc.
ON NE PAIE les honoraires qu'après la guérison, telle est la garantie donnée par le docteur Robbe, médecin homéopathe, 49, rue d'Amsterdam, à Paris. (Affranchir.) (403)

DÉPÔTS de la PHARMACIE MALLARD,

Rue d'Argenteuil, 55, Paris.
EAU DES JACOBINS DE ROUEN, reconnue souveraine contre l'oppression, l'asthme, les étourdissements, les congestions, l'apoplexie, la paralysie, etc. Le flacon, 3 fr.; la boîte, de 6, 16 fr.

POUILLADE DU BON DUYOTREN, pour la beauté, l'entretien et la conservation de la chevelure. Résultat certain. Pots de 4 fr., 2 fr. 50 et 1 fr. 50, au bouquet, jasmin, rose, vanille, violette, etc.

EAU DE BOUTOT-MOLLARD, incomparablement supérieure à tout ce qui existe pour les soins de la bouche, la beauté et la conservation des dents. Prix : Le litre, 7 fr. 50; 1/2 litre, 4 fr. 50; le 1/8^e, 1 fr. 50.
On expédie contre remboursement. Dépôt chez les principaux pharmaciens et parfumeurs de chaque ville.

CODE

USAGES BURAUX.

Pour les départements situés dans le ressort de la Cour impériale d'Angers, Maine-et-Loire, Sarthe et Mayenne, par Ch. QUIN, avocat à Angers.

En vente à Saumur, chez M. Gaultier, libraire, et au bureau du Journal.

DE L'OIDIUM.

Ce que c'est; sa cause; moyen de guérir la vigne qui en est atteinte et de traiter les vins oidiés qui ont mauvais goût, qui sont louches, malades, ou qui ont perdu leur couleur, etc. Une brochure in-8^e, 75 cent. Chez M. Chamerot, rue du Jardinot, 15, à Paris.

Vient de paraître :

MÉMOIRE

LES ANCIENNES FORTIFICATIONS MILITAIRES

Connues sous le nom

DE FORTS VITRIFIÉS

Par M. F^d PREVOST,

Capitaine du génie, membre de plusieurs sociétés savantes.

Cette question, pleine d'intérêt pour l'archéologie, a été présentée l'année dernière au congrès archéologique tenu dans notre ville. De nouvelles études ont suscité à M. Prevost des idées complètement neuves, qu'il vient d'exposer dans cette brochure et qui sont appelées à jeter un grand jour sur les singulières constructions de La Courbe, près Argentan, de Sainte-Suzanne (Mayenne), de Saint-Jean-sur-Mayenne et de Péran (Côtes-du-Nord).

In-8^e. — Prix : Un franc.

En vente à Saumur, chez PAUL GODET, éditeur, et chez JAVAUD, libraire.

LES ASPERGES ET LES FRAISES

On description des meilleures méthodes de culture pour les obtenir en abondance et presque sans frais; de la manière de les forcer pour avoir des primeurs et des fruits pendant l'hiver, suivie du *Calendrier du cultivateur d'asperges et de fraisières*, indiquant, mois par mois, les travaux à faire dans les aspergeries et les fraisières, 1 vol. in 18, 1 fr., et 1 fr. 10 franco par la poste. Chez M. Chamerot, libraire, rue du Jardinot, 15, ou chez M. Roret, rue Hautefeuille, 12, à Paris.

GUÉRISON DE LA VIGNE.

MÉTHODE DU SOUFRAGE

Approuvée par le Comice Agricole de l'arrondissement de Saumur et publiée sous les auspices de l'Administration,

Par M. CADEOT

Propriétaire à Dampierre, près Saumur.

Prix : { Un exemplaire..... 0 fr. 25 c.
Dix exemplaires..... 2

EN VENTE

Au bureau du journal;
Chez tous les libraires;
M^{re} Répart débitante de tabac;
Chouanière, fabricant du cornet d'aspersion, sur les Ponts.

BOURSE DE PARIS.

RENTES ET ACTIONS	BOURSE DU 30 JUIN.			BOURSE DU 1 ^{er} JUILLET.		
	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.	Dernier cours.	Hausse.	Baisse.
au comptant.						
3 pour cent 1862.	68 40	»	» 10	68 15	»	» 25
4 1/2 pour cent 1852.	96 95	»	» 15	96 85	»	» 10
Obligations du Trésor.	457 50	»	»	457 50	»	»
Banque de France.	3410	»	»	3420	»	» 10
Crédit Foncier (estamp.).	1370	»	»	1345	»	» 25
Crédit Foncier, nouveau.	1265	»	» 25	1260	»	» 5
Crédit Agricole	»	»	»	690	»	»
Crédit Mobilier	1185	»	» 10	1160	»	» 25
Comptoir d'esc. de Paris.	737 50	»	»	735	»	» 2 50
Orléans (estampillé).	997 50	»	» 2 50	995	»	» 2 50
Orléans, nouveau.	807 50	»	»	802 50	»	» 5
Nord (actions anciennes).	1025	»	»	1032 50	»	» 7 50
Est.	495	»	» 5	500	»	» 5
Paris-Lyon-Méditerranée.	1017 50	»	» 2 50	1007 50	»	» 10
Midi.	702 50	»	» 2 50	700	»	» 2 50
Ouest	525	»	» 2 50	521 25	»	» 3 75
Genève	447 50	»	» 5	450	»	» 2 50
Dauphiné	»	»	»	450	»	»
Ardennes	477 50	»	»	»	»	»
Algériens	500	»	»	»	»	»
C ^e Parisienne du Gaz	1765	»	»	1760	»	» 5
Canal de Suez	526 25	»	» 1 25	522 50	»	» 3 75
Transatlantiques.	550	»	» 2 50	545	»	» 5
Autrichiens	458 75	»	» 1 25	461 25	»	» 2 50
Sud-Autrich.-Lombards.	568 75	»	»	565	»	» 3 75
Victor-Emmanuel	418 75	»	» 1 25	»	»	»
Russes	432 50	»	»	431 25	»	» 1 25
Romains.	430	»	» 1 25	427 50	»	» 2 50
Crédit Mobilier Espagnol.	722 50	»	» 7 50	707 50	»	» 15
Saragosse	720	»	» 2 50	715	»	» 5
Portugais	542 50	»	»	542 50	»	»
OBLIGATIONS 3 p. 0/0, garanties par l'État, remboursables à 500 fr.						
Nord	311 25	»	»	303 75	»	»
Orléans	307 50	»	»	302 50	»	»
Paris-Lyon-Méditerranée.	310	»	»	302 50	»	»
Ouest	302 50	»	»	293 75	»	»
Midi	303 75	»	»	296 25	»	»
Est.	293 75	»	»	295	»	»

Saumur, P. GODET, imprimeur.

L'ÉCHO DES TRIBUNAUX

fait révolution dans la presse judiciaire, que tout le monde aime à lire, mais qui coûte si cher!!!

Il paraît le MARDI et le VENDREDI de CHAQUE SEMAINE, dans le FORMAT des GRANDS JOURNAUX

ET NE COUTE, FRANCO POUR TOUTE LA FRANCE, QUE

13 FR. POUR UN AN — SIX MOIS, 7 FR.

Il publie en ce moment la première série des PROCÈS CÉLÈBRES des 17^e, 18^e et 19^e siècles.

Envoyer franco un mandat sur la poste ou sur Paris, au Directeur, rue Coq-Héron, ou s'adresser aux Libraires.